

Chaque chasseur tient sa corde dans sa main, l'œil fixé vers la sortie du bois, à la hauteur de la pantière. Le cœur bat d'espérance, les rêves les plus roses éclosent et s'épanouissent : on pense que les grives vont filer abondantes et pressées, que, pour descendre, une bécasse pourrait bien choisir ce passage ; qu'une compagnie de perdrix est dans le canton et que rien ne l'empêcherait de venir se jeter toute entière dans le filet. Quelle nouvelle dans le pays ! Quelle aubaine ! quel triomphe pour le chasseur !

Nous avons fait cette chasse, sur les collines qui bordent la rivière d'Ain et nous avons rarement éprouvé de moment plus délicieux que celui qui précédait le réveil du gibier.

Les étoiles brillaient de tout leur éclat ; pas le moindre souffle de l'air n'agitait les feuilles ; la nature entière était dans le repos, et cependant, on sentait la vie partout, rien n'était mort ; à travers le silence, on entendait respirer la civilisation.

A une lieue de là, coulait sur ses blancs cailloux, la rivière d'Ain, la rivière aimée des Bugistes, la Grand'Rivière, comme disaient naguère les paysans, alors que les chemins de fer ne les avait pas rapprochés de la Saône et du Rhône ; Ain, la rivière par excellence, baptisée ainsi, à ce que dit M. de Lamartine, par les Arabes du *viii<sup>e</sup>* siècle ; ses eaux limpides, sillonnées par la truite, susuraient doucement dans la nuit et l'air était si calme que le murmure montait jusque sur le flanc des montagnes.

Puis voilà que, sur la grande route de Genève à Lyon, descendait une longue file de chariots franc-comtois. Les conducteurs dormaient sous la bâche légère ; les lourds chevaux, appuyant sur le collier, faisaient retentir les grelots sonores qui ornaient leur harnachement. Les roues criaient dans l'ornière ; les planches et les poutres gémissaient dans leurs liens de fer, et le bruit du lointain convoi traversait la plaine et les collines, suivait les vignobles et montait jusqu'à nous, cachés dans l'épaisseur des forêts.